

*Départ de l'archevêque Théophane pour la France. – Le couple qui lui offre l'hospitalité : lui est professeur général, le dernier descendant du Hetman Bogdan Khmelnitski; elle est une ancienne dame d'honneur et une moniale qui a fait ses vœux dans le secret – La raison extraordinaire du voyage de l'archevêque : le tsar Nicolas II et le prince héritier Alexis sont sains et saufs – La Reine Mère Marie Elodorovna est le principal témoin – Une infinie partie de ce que savait l'archevêque – Il a tenu sa promesse de raconter ce qu'il savait. Deux attitudes possibles à l'égard de ce grand secret – Le témoignage de l'archevêque Théophane sur son entrevue avec l'empereur – Est-ce un mythe, est-ce un faux Nicolas II – La version soviétique officielle – Si l'archevêque avait été trompé – La maison Romanov est un grand mystère, a-t-on pu dire.*

A la mi-avril, un mercredi, (le 16/29 avril 1931) Monseigneur Théophane quitta pour toujours l'hospitalière Bulgarie, où il avait vécu cinq ans. Il partait pour la France, où il s'installa au 2 rue Pascal, à Petit-Clamart. L'avait instamment invité et lui avait procuré le visa un couple qu'il avait connu jadis à Saint Pétersbourg – Fiodor Vassilievitch et Lydia Nikolaevna Porokhov, lesquels avaient quitté la Russie en 1918, juste après la Révolution, avec un passeport étranger.

Ces gens avaient eu leurs entrées à la Cour; ils avaient bien connu l'Impératrice Mère, Maria Fiodorovna, épouse d'Alexandre III et mère de Nicolas II. Les Porokhov étaient les enfants spirituels d'un célèbre et bienheureux starets, le hiéromoine de la stricte observance Barnabé, moine de l'Ermitage de Géthsémani, à la Laure de la Trinité Saint Serge.

Les considérations qui décidèrent Monseigneur Théophane à s'installer en France sont tout à fait exceptionnelles.

Les Porokhov, couple sans enfants, tenait secret le fait que Lydia Nikolaevna avait fait ses vœux et portait le nom monacal de Maria. Ils appartenaient à une famille illustre, qui remonte à Bogdan Kmelnitski, le célèbre hetman ukrainien. Celui-ci avait un fils, et il lui avait donné le surnom de Porokh (la poudre), conformément au caractère de l'enfant. Or, dans ces temps reculés, les Sultans turcs menaient une guerre continuelle avec la malheureuse tirkains et contre les cosaques zaporogues ... Ils pillaient, capturaient. tuaient. Et il arriva que le fils de Bogdan, «Porokh» fut capturé par les turcs et menacé d'être tué.

Mais un miracle se produisit quand tous prièrent pour sa délivrance, et le Seigneur le libéra de captivité. Bouleversé par ce miracle, le père de l'enfant ôta de son doigt une bague en or, en retira une pierre précieuse et en reconnaissance à Dieu la déposa sur l'icône du Sauveur. C'est après cela que le surnom «Porokh» fut allongé en «Porokhov» et devint un nom de famille. L'un des ancêtres directs fut Fiodor Vassilievitch Porokhov, homme exceptionnel sous tous les rapports, dévoués corps et âme à Dieu, ayant le grade de général et de par sa profession, professeur de mathématiques. Il avait reçu de Dieu force et sagesse; il fut un vrai héros, un être supérieur. Cela, peu de gens le savent, car il fuyait la gloire des hommes et il n'était tel que devant Dieu et pour la gloire de Dieu.

Ce professeur E. V. Porokhov avait un frère Vassili Vassilievitch Porokhov. Les Bolchéviki l'assassinèrent. Sa fille unique, Anastassia Vassilievna restée orpheline de père et de mère, fut recueillie par son oncle, et elle émigra avec ses oncles et tantes après la révolution.

Quand ils moururent tous trois (en 1936, 1939 et 1976) la lignée illustre et héroïque du Hetman Bogdan Khmelnitski s'éteignit.

Cette famille Porokhov, toujours restée dans l'ombre malgré sa haute vie spirituelle, se trouva être l'un des réceptacles d'un extraordinaire secret : l'Empereur Nicolas et l'Héritier du Trône Alexis, par un miracle de Dieu, certes, chèrement payé, seraient sains et saufs (à l'époque). En fait, nombreux étaient dans l'émigration les milieux où ce genre de bruits optimistes couraient. Il y en eut aussi, et il y en a encore, en Russie Soviétique. La source de cette information fut à l'étranger Sa Majesté la Reine Mère, l'impératrice Maria Fiodorovna, qui vivait au Danemark.

Ses paroles se transmettaient de bouche à oreille :

Grâce à Dieu, l'empereur et héritier, sont vivants !

Elle n'ajoutait jamais un mot de plus, mais jamais elle n'assistait aux offices funèbres que l'on célébrait régulièrement de par le monde pour le repos de l'âme des personnes royales – ce qui est un argument de poids en faveur de cette version optimiste.

Des entretiens que l'on avait avec l'archevêque Théophane sur ce secret l'on pouvait conclure que lui-même n'était nullement persuadé de la véracité de ces bruits, tant qu'il n'avait pas pu les vérifier lui-même. Tant qu'il n'avait pas vu de ses propres yeux l'empereur vivant, il avait de fortes raisons de douter. Mais d'autre part, quand des personnes aussi sûres que les Porokhovy, sans parler de l'impératrice Mère elle-même, se portent témoins.

Cette affaire proprement divine, qui consista à sauver la famille royale, fut accomplie sur l'initiative et avec la bénédiction d'un haut prélat de l'Eglise orthodoxe russe, resté dans l'ombre. L'affaire fut organisée et conduite par huit officiers de la garde sous la direction d'un général. Ils réussirent à s'introduire jusque dans le corps de garde de la «maison Ipatiev» où étaient enfermés les «prisonniers royaux». Ils substituèrent des volontaires aux membres de la famille royale, qui furent délivrés et s'enfuirent. Puis ils payèrent de leur vie. L'exécution immédiate des «prisonniers royaux» (de substitution) et l'extermination par le feu de leurs dépouilles furent provoquées non point par le danger imminent (l'arrivée des Blancs), mais par des raisons internes : il fallait camoufler ce qui s'était passé et effacer toutes traces, afin que nul ne puisse établir avec certitude qui avait été fusillé pendant la nuit du 4/17 juillet 1918 dans le sous-sol de la maison Ipatiev, à Ekaterinbourg.

Il est difficile de parler d'une affaire aussi secrète. Beaucoup de livres dans toutes les langues ont été écrits sur le sujet. On a publié des lettres de personnes couronnées apparentées à la maison des Romanov et écrites dans un langage codé. Les auteurs des différentes études sur le sujet divergent sur les détails, mais tous ils confirment le fait que toute la famille royale ait été sauvée et est sortie de Russie. Pour le reste, tout le mystère subsiste et ce mystère a déjà plus de soixante dix ans.

En sauvant personnellement la famille royale, ces héros ont répété, en plus grandiose, l'exploit d'Ivan Soussanine et de son jeune fils qui donnèrent leur vie pour sauver celle du jeune tsar, le premier de la maison Romanov. Et voici que pour le «dernier» des Romanov, de nombreuses personnes ont à leur tour donné leur vie.

Le grand péché de Régicide, d'assassin de l'Oint du Seigneur a été ainsi dans une certaine mesure, mais seulement dans une certaine mesure, lavé et il pèse moins sur la conscience du peuple russe. Des hommes héroïques ont accepté de se sacrifier, ont accepté le martyre, ont donné joyeusement leur vie pour sauver celle du Tsar oint de Dieu. Cependant, nonobstant le fait que le tsar, la tsarine, le prince héritier et les princesses ont été sauvés, il n'en est pas moins vrai que les assassins ont cru véritablement les tuer en la personne de ceux qui avaient pris leur place.

Au moment de quitter la Bulgarie, l'archevêque Théophane dit à ses proches :

– En France, je pourrai par moi-même m'assurer que l'empereur Nicolas est vivant ou non. Je pourrai le vérifier, je pourrai l'interroger sur des détails que nous sommes seuls, l'Empereur et moi-même, à connaître. On ne pourra pas me tromper. L'archevêque pensait que pour rencontrer les rescapés, il faudrait se déplacer, voyager. Il parlait souvent d'un ermite, un moine de la stricte observance vivant au bord de l'Océan Atlantique vers lequel bien des choses semblaient converger. Monseigneur Théophane bénéficiait des conseils spirituels de ce starets.

Dès qu'une entrevue personnelle sera possible, et que j'aurai tout vérifié par moi-même, que j'aurai parlé personnellement avec le tsar, et que je n'aurai plus aucun doute, je vous écrirai.

Et voici que peu après son départ, l'archevêque Théophane envoya une lettre avec ces deux phrases laconiques : «Aucun doute possible !» Et point n'est besoin d'aller loin.

Cela signifiait que l'archevêque ne doutait plus que l'empereur Nicolas II fut vivant, qu'il avait eu une entrevue personnelle avec lui, avec l'empereur en personne, le véritable empereur. De plus, se souvenant d'une conversation antérieure, l'archevêque ajoutait : «Et point n'est besoin d'aller loin.» Ce qui signifiait que l'Empereur se trouvait, soit à la maison des Porokhovy, soit quelque part à Paris, où l'archevêque avait pu le rencontrer. C'est l'une des explications de l'énigme. L'autre, à l'opposé, consiste à dire que toutes les informations sur le supposé sauvetage de la Famille Royale ne sont que mensonges habiles.

Voyons de plus près ces deux versions.

Si l'archevêque Théophane a affirmé qu'il a eu un entretien personnel avec le tsar Nicolas II – dans la deuxième moitié de l'année 1931 – et qu'il a eu la conviction de parler non point à un imposteur, un «faux Nicolas II», mais avec l'empereur lui-même, il faut impérativement en conclure que celui-ci a eu forcément d'autres entrevues avec sa Mère, l'impératrice Maria Fiodorovna, qui vivait alors au Danemark. Cela est bien naturel – et, bien sûr, ces entrevues ont eu lieu. Et c'est bien pour cela qu'elle affirmait catégoriquement que son

fils le tsar Nicolas II était sain et sauf. Or, elle affirmait cela dès le début des années vingt, ce qui signifie qu'une entrevue de ce genre avait déjà eu lieu, à l'époque entre la Mère et son auguste fils.

Et si le Tsar, pour convaincre l'archevêque Théophane, qui somme toute n'était pas un intime, de son «incroyable sauvetage», avait désiré le rencontrer, il est bien évident qu'il avait désiré rencontrer aussi sa mère. Et si, dans le cas de l'archevêque, on peut imaginer l'inimaginable, à savoir qu'un très habile imposteur ait pu tromper son interlocuteur, comment supposer que cet imposteur ait pu oser affronter un face à face avec la propre mère de l'empereur ? Une mère sait trop de choses, pour ne pas reconnaître son vrai fils. Aucun imposteur n'aurait osé tenir devant elle le rôle de celui qui était resté sur le trône pendant 23 ans ; Car sans parler de tous les détails de la vie de la cour, il y a aussi l'existence de ce langage particulier, que la mère et son fils utilisaient, quand ils étaient seul à seul. En d'autres termes, c'est l'impératrice mère Maria Fiodorovna qui reste le principal et le véritable témoin du fait que l'empereur Nicolas II a été sauvé. Mais pourquoi donc le Tsar a-t-il désiré rencontrer l'archevêque Théophane et non point quelque autre hiérarque de l'Eglise hors-frontières ?

Y avait-il à cela des raisons particulières ?

Oui, il y en avait. Tout d'abord il faut rappeler que l'empereur lui-même, et plus encore l'impératrice, connaissaient l'archevêque mieux qu'ils ne connaissaient les autres prélats de l'Eglise orthodoxe russe, et rien après la grande catastrophe de 1917, n'était venu ternir son image aux yeux des souverains. Toute la famille royale le connaissait, et n'avait reçu de lui que du bien ; l'empereur, personnellement, lui faisait entièrement confiance. Mais surtout, les souverains avaient conscience d'avoir été injustes et coupables envers l'archevêque dans l'affaire Raspoutine. Inspiré par son devoir de confesseur, l'archevêque avait été le premier et le seul de tous les hiérarques de l'Eglise russe à prendre la parole contre le moine sibérien, dès 1911 – et il avait eu absolument raison, comme on le vit plus tard, alors que les souverains se trompaient. Ils avaient même suspecté l'archevêque d'être un instrument dans les mains des ennemis de l'auguste famille. Le Métropolitain de Saint Pétersbourg Vladimir, qui périt plus tard en martyr (assassiné à Kiev le 25 janvier 1918) fut le second à élever la voix contre Raspoutine, en 1912. Les deux prélats tombèrent en disgrâce. Mais à l'époque. Monseigneur Théophane en souffrit beaucoup plus, puisqu'il fut exilé dans une contrée au climat néfaste pour lui, qu'il contracta la malaria, qui lui laissa en séquelles, pour la vie, la tuberculose de la gorge. Là-bas, à Astrakhan, Monseigneur Théophane resta parfaitement fidèle à son serment d'évêque et n'accepta aucun compromis. Tout cela, la famille royale le savait bien, et c'est pour cela que l'empereur en 1931 cherchait à faire la paix avec l'archevêque Théophane, lequel n'avait aucune rancune et avait pardonné depuis longtemps, au nom du Christ.

L'archevêque Théophane était resté d'une fidélité touchante à l'égard du tsar et de la tsarine.

Ceux-ci avaient compris qu'en 1911, ils avaient agi en puissants, et lorsque six ans plus tard, ils perdirent cette puissance, ils se repentirent et comprirent qu'ils n'avaient pas eu le respect dû à celui qui leur disait ce que Dieu lui ordonnait de dire.

L'annonce officielle faite par le Gouvernement Soviétique de l'exécution de la famille impériale fut reprise par la presse du monde entier et presque généralement acceptée par la population de la Russie asservie aussi bien que par les émigrés.

Conformément à la version soviétique et pro-soviétique de l'exécution des sept «prisonniers royaux», toute information suggérant que l'un des membres de cette famille aurait été sauvé, est considérée comme un mythe pur et simple. Tous les témoins sont traités de menteurs ou d'illusionnistes, victimes d'auto-suggestion, qui n'ont pu rencontrer qu'un faux tsar, un imposteur, et qui ont pris leur désir pour la réalité. Pour eux, tout ce qui est contraire au «sens commun», tout ce qui ne concorde pas avec le «beau mythe» inspiré de l'histoire d'Yvan Soussanine et de son fils, tout cela est négligé, laissé de côté comme illusoire, imaginaire, n'ayant aucun fondement réel.

En ce qui concerne l'archevêque Théophane, tant qu'il se trouvait en Bulgarie. Loin des lieux de l'action, il ne faisait que se préparer à enquêter sur la question du salut éventuel de l'empereur Nicolas II, mais quand, installé à Clamart chez les Porokhov, il entendit ceux-ci raconter en détails l'histoire merveilleuse du sauvetage de la famille royale, il crut passionnément à cette version des faits. Et lorsqu'il put avoir une entrevue avec l'empereur, comme un enfant naïf, il crut tout ce qu'on voulut, oublieux de sa promesse d'être un enquêteur exigeant et de ne pas se laisser aller à la première impression. Sous l'effet de l'émotion, il écrivit en Bulgarie qu'il avait personnellement rencontré l'Empereur. Puis, peu de

temps après, il se ressaisit et adressa une requête, visant un retour possible en Bulgarie. Quant au «principal témoin» du «Sauvetage» de l'Empereur – la reine mère Maria Fiodorovana – il est probable que les mêmes phénomènes agirent sur elle, et plus fortement encore. C'est pourquoi elle prétendit reconnaître son propre fils, le tsar Nicolas II, dans un vulgaire menteur et imposteur. Celui-ci avait pu, grâce à l'importante littérature sur le sujet, étudier à fond la biographie du tsar et de ses proches, puis exposer tout cela devant l'impératrice médusée et, se retranchant derrière un prétendu «danger», la nécessité d'être bref, disparaître à jamais. Il n'eut le temps que de raconter l'histoire des officiers qui s'étaient affublés en gardes rouges et avaient réussi l'exploit de s'introduire dans la garde des prisonniers.

Si l'on admet l'hypothèse selon laquelle l'archevêque Théophane aurait rencontré, non point le véritable empereur, que la presse mondiale et la science historique considèrent comme ayant été assassiné avec toute sa famille en 1918 à Ekaterinbourg, mais avec un habile imposteur, plus habile encore que le faux-Dimitri du début de XVII<sup>e</sup> siècle, cela revient à admettre chez l'archevêque Théophane une naïveté, une simplicité d'esprit absolument incompatibles avec ce que nous savons de lui. Rappelons le brio avec lequel il triompha du philosophe VV. Rozanov, et plus, encore, de baptiste Pelickhine. Non, ce n'est point un homme naïf. Aucun de ceux qui ont bien connu l'archevêque Théophane n'admettrait une chose pareille. Lui qui toute sa vie a fait preuve d'un grand courage spirituel, et ceci dès l'enfance, allié à de brillantes aptitudes intellectuelles. Lui qui eut le courage et l'humilité de dire en face la vérité aux souverains, quand ceux-ci faisaient fausse route. Lui qui proposa aux prélats de l'Eglise russe de signaler aux souverains leur erreur dans l'affaire Raspoutine, et tous refusèrent, de peur de tomber en disgrâce. Lui qui résolut de dire cette vérité, seul, sans craindre les conséquences, parce qu'il pressentait le danger qu'encourait le Trône. Car les éléments révolutionnaires dans le pays utilisaient la calomnie pour saper la confiance envers le Tsar et la Famille Royale, que l'archevêque (comme jadis saint Séraphim de Sarov) vénérât. Il ne fait aucun doute que lorsqu'il pria dans la cellule de saint Seraphim, c'était à propos de son entrevue avec l'impératrice. Car il était habité du pressentiment qu'allait se réaliser ce qu'avait prédit, avec des larmes de douleur, saint Séraphim – et qui se produisit moins de six ans après, en 1917.

Au reste, l'analogie avec le faux-Dmitri est sans fondement, car dans le cas de Nicolas II, il n'y avait pas l'ombre d'un motif d'ordre politique. Le Faux-Dmitri, lui, brigua le «Trône de Moscou», et il l'obtint. L'Empereur Nicolas ne fit que certifier, devant quelques rares personnes soigneusement choisies, et dans le plus grand secret, le miracle de son salut, en tant que grâce ineffable de Dieu. Or, cette révélation reste encore, plus de soixante dix ans après, un mystère si grand, qu'aucune des personnes intéressées ne peut le percer. Aujourd'hui, nous n'en parlons qu'après qu'aient disparu tous les témoins. Si nous livrons cet épisode au lecteur, presque un demi-siècle après la mort de l'archevêque Théophane, c'est parce qu'il est impossible de passer sous silence cette page si importante de sa vie. Cet épisode nous prouve que ni l'empereur, ni l'archevêque Théophane, en tant que personne de confiance du Tsar, n'ont trahi le secret, et qu'ils l'ont emporté avec eux dans la tombe. Ils n'ont fait que révéler à certains élus qu'il y a là un mystère d'ordre véritablement religieux, mystique, pour lequel il convient de rendre grâces au Créateur de toute gloire, de toutes grâces, le Seigneur Dieu.

A ce propos, des paroles prophétiques furent prononcées par un saint homme de Moscou, le hiéromoine de la stricte observance Aristoclès, fondateur du monastère Saint-Panteleimon sur la sainte Montagne, où il avait mené une sainte vie d'ermite pendant les jours de la révolution, ce saint homme répétait souvent ces mots emprunts d'une haute signification

– «La Maison des Romanov est un grand mystère, un grand mystère !»

